

1492 : première ascension du Mont Aiguille

introduction au recueil paru en 1992 : "des artistes dauphinois témoignent"

la naissance de l'alpinisme

Lorsque, le 12 octobre 1492, Christophe Colomb atteint l'île de Guanahani (aujourd'hui San Salvador, Bahamas), il sut qu'il rencontrait sur sa route vers Cipangu et Cathay, un lambeau de terre inconnue : mais il ne s'aperçut pas qu'il venait d'« inventer », comme on disait alors, un nouveau continent, l'Amérique.

Le 26 juin de la même année, quatre mois et demi plus tôt, lorsque Antoine de Ville, officier du Roi de France Charles VIII, vint à bout d'un mont réputé inaccessible, il ajouta une perle à la couronne royale : mais il ne savait pas qu'il venait d'« inventer », ce faisant — au sens moderne du terme — l'Alpinisme.

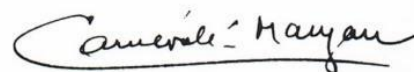
Le souverain, quelques années plus tôt, a vu la célèbre montagne. Il chargea l'un de ses officiers Antoine de Ville, Capitaine de Montélimar, seigneur de Domjulien et de Beaupré en Lorraine, de gravir ce Mont dit, de mémoire d'homme, inaccessible. Le 26 juin 1492 la mission était accomplie. Le 28, Antoine de Ville — qui signe d'ailleurs Domjulien — envoie un compte rendu des opérations au Président du Parlement de Grenoble. Il lui apprend que plus de dix personnes, tant gens d'Eglise que d'« autres », sont avec lui sur le plateau sommital et n'en descendront que lorsque procès-verbal aura été dressé de l'heureux dénouement de l'entreprise. On ne sait avec certitude ni par quelle voie ni avec quels moyens ce succès a été obtenu. On pense toutefois que les échelles — tant utilisées alors et plus tard pour investir les villes fortes assiégées — ont dû jouer un rôle prépondérant. Peut-être l'artisan le plus précieux de l'expédition est-il ce N. Reynaud nommé dans son rapport par F. de Bosco, notaire apostolique ; Reynaud est, en effet, l'« échelleur » du Roi, maître donc ès matière d'échelles. Selon la coutume des navigateurs et explorateurs, la conquête était faite au nom et au bénéfice du roi, mais aussi pour l'Eglise, ce qui expliquerait l'édification des trois croix aux angles de la prairie sommitale au nom de la Sainte Trinité, et de saint Charlemagne.

Certes, même au temps où cette cime était inviolée, on la connaissait pour ainsi dire de plus haut : du sommet du Grand Veymont (2 346 m alors que le Mont Aiguille ne devait pas dépasser 2 100 m) comme l'attestent, par exemple, Gervais de Tilbury dès 1211 et, après lui, Mathieu Thomassin au milieu du XV^e siècle.

Malgré cette connaissance matérielle des lieux, la légende selon laquelle la montagne a une forme de pyramide renversée, sera longtemps vivace : c'est sous cet aspect que la décrit encore François Dulac en 1806 dans sa « description générale de l'Isère » (textuellement : « Il présente à la vue un cône tronqué renversé »).

Il faudra attendre un très long temps avant que l'exploit d'Antoine de Ville ne soit renouvelé malgré la curieuse affirmation d'Aymard de Rivail qui écrivait au XVI^e siècle : « aujourd'hui l'on y monte fréquemment ». En fait, il semble bien que l'ascension qui a suivi celle de Domjulien et des siens et dont on ait gardé le souvenir, est celle de Jean Liotard parvenu seul au sommet le 16 juin 1834, suivie de peu de celle d'un groupe de sept personnes le 6 juillet de la même année ; il aura donc fallu attendre 342 ans pour revoir un être humain au sommet du Mont Aiguille demeuré, entre temps, pratiquement inaccessible !

En obéissant aux ordres de son souverain et en conquérant de haute lutte une montagne qui ne présentait aucun intérêt ni économique, ni militaire, Antoine de Ville inaugure une activité dans laquelle le rejoindront des dizaines, voire des centaines de milliers de successeurs enthousiastes : l'alpinisme. C'était il y a tout juste 500 ans.



Marino CARNEVALE-MAUZAN,
Maître de conférences honoraire
Université Grenoble III Stendhal
Chargé de mission culture CO 500.